

J'attendis chez moi que sa mère l'eût ramenée ; et je lui offris alors, partant pour Londres, de prendre l'enfant avec moi.

— Mistress Catherick accepta-t-elle votre proposition ?

— Non, monsieur. Elle revenait du Nord plus dure, plus nourrie de fiel que jamais. Il se disait qu'elle avait été contrainte de demander à sir Percival une permission de voyage, premier ennui pour une personne comme elle ; puis elle était allée, à Limmeridge, assister sa sœur mourante, lorsque le bruit avait couru que cette pauvre femme possédait quelques économies ; et, au fait, elle laissait à peine de quoi l'enterrer.

Ces choses avaient dû, fort probablement, aigrir mistress Catherick ; mais, quoi qu'il en fût, elle ne voulut pas entendre parler de me laisser emmener l'enfant. On eût dit qu'elle prenait plaisir à nous chagriner toutes deux en nous séparant. Je ne pus donc que donner mon adresse à la petite Annette, et lui dire en secret que, si jamais elle était dans l'embarras, elle n'avait qu'à venir me trouver. Mais des années s'écoulèrent avant qu'elle eût la liberté d'agir ainsi. Je ne la revis plus, la pauvre chère Anne, que la nuit où elle s'échappa de la maison de fous.

— Vous savez sans doute, mistress Clements, pourquoi sir Percival Glyde l'y avait fait enfermer.

— Je n'en sais, monsieur, que ce qu'Anne elle-même m'en a dit. La pauvre enfant, là-dessus, divaguait et déraisonnait à faire peine. Elle disait que sa mère, ayant à garder je ne sais quel secret de sir Percival, le lui avait laissé connaître un jour, longtemps après mon départ du Hampshire, et que sir Percival, découvrant qu'elle était au fait de ce mystère, l'avait aussitôt fait emprisonner.

Mais quand je lui demandai de quoi il s'agissait, jamais elle ne put me le dire. Tout ce que je tiens d'elle, c'est que sa mère, si elle le voulait, pourrait ruiner

sir Percival et le détruire de fond en comble. Mistress Catherick avait fort bien pu dire cela, et ne pas en dire plus long. Je suis à peu près certaine qu'Anne m'aurait mise au courant de toute la vérité, si comme elle le prétendait, — et comme elle se le figurait bien certainement, la pauvre âme ! — elle l'avait réellement connue...

La même idée s'était déjà offerte plus d'une fois à mon esprit ; j'avais dit à Marian, on l'a vu, que je ne savais si Laura était, au vrai, sur le point de faire quelque découverte importante, le jour où le comte Fosco était venu les déranger, elle et Anne Catherick, dans le petit embarcadere au bord du lac ; — l'infirmité mentale de cette dernière rendant tout à fait naturel qu'elle se figurât posséder absolument le secret, sans autre raison qu'un soupçon vague, puisé dans quelque insinuation imprudemment hasardée devant elle par sa mère.

En ce cas, la méfiance que sir Percival puisait dans le sentiment de son crime avait dû lui inspirer l'idée parfaitement fausse qu'Anne Catherick avait tout su de sa mère ; absolument de même que, dans la suite, il avait conçu le soupçon tout aussi erroné, que sa femme savait tout de la bouche d'Anne Catherick.

Le temps s'écoulait ; la matinée allait finir. Je ne voyais aucune certitude, en restant plus longtemps, d'apprendre par mistress Clements quelque chose de plus qui pût servir à mes projets. J'avais déjà éclairci ces détails de lieux et de famille, se rapportant à mistress Catherick, qui faisaient l'objet de mes recherches ; et j'étais arrivé à certaines conclusions, tout à fait nouvelles pour moi, qui pouvaient m'aider considérablement à diriger mes démarches ultérieures. Je me levai pour prendre congé ; mais auparavant je crus devoir rendre grâce à mistress Clements de la bonne volonté tout amicale qu'elle avait mise à me fournir des renseignements.

— Vous êtes certaine de me revoir, lui dis-je au moment de partir, car j'ai un service à vous demander ; peut-être ne tarderai-je pas plus d'un ou deux jours.

— N'ajournez pas votre demande à cause de moi, monsieur, dit mistress Clements ; si je puis vous être utile, dites-moi tout de suite, je vous prie, ce que vous pensez avoir à me demander.

— Je voulais seulement, repris-je, vous adresser une seule question. Je voulais savoir de vous l'adresse de mistress Catherick, à Welmingham.

Ma requête effaroucha tellement mistress Clements qu'elle me regarda avec une véritable stupéfaction.

— Pour l'amour de Dieu, monsieur, dit-elle, que voulez-vous de mistress Catherick ?

— Le voici, mistress Clements, lui répondis-je ; je veux savoir le secret des entrevues particulières qu'elle avait jadis avec sir Percival Glyde. Dans ce que vous m'avez dit du passé de cette femme et des anciennes relations que cet homme a eues avec elle, il y a quelque chose de plus que vous ou aucun de vos voisins n'y avez jamais soupçonné. Entre eux deux, il y a un secret que personne ne connaît encore ;... et je vais trouver mistress Catherick la fermer sur la résolution de le découvrir.

— Pensez-y à deux fois, monsieur ! dit mistress Clements qui, dans son émotion, se leva tout à coup et posa sa main sur son bras. C'est là une femme à craindre ;... vous ne la connaissez pas comme je la connais. Pensez-y à deux fois !

— Votre conseil, mistress Clements, vous est dicté, j'en suis sûr, par un sentiment de bienveillance ; mais, quoi qu'il en puisse arriver, je suis résolu à voir cette femme...

Mistress Clements consulta ma physionomie avec inquiétude.

— Je vois bien que vous êtes décidé, dit-elle ensuite ; eh bien, monsieur, je vais vous donner l'adresse...

Je l'écrivis sous sa dictée dans mon

agenda, et pris ensuite sa main pour lui dire adieu.

— Vous entendrez bientôt parler de moi repris-je ; vous saurez tout ce que je pourrai alors vous révéler...

Mistress Clements poussa un soupir et secoua la tête d'un air ce doute :

— L'avis d'une vieille femme peut quelquefois être bon à prendre, disait-elle. Pensez-y à deux fois avant de partir pour Welmingham...

VIII

Lorsque après mon entrevue avec mistress Clements, je revins à la maison, je fus frappé d'un changement qui s'était manifesté chez Laura.

L'invariable douceur, l'inépuisable patience dont tant de cruelles épreuves n'avaient encore pu venir à bout, semblaient lui avoir manqué soudainement. Insensible à tout ce que Marian essayait pour la calmer et la distraire, elle était assise loin de son dessin qu'elle négligeait et qu'elle avait repoussé loin d'elle, les yeux obstinément baissés, les mains sur ses genoux, et les doigts enlacés les uns dans les autres par un mouvement fébrile.

A mon entrée, Marian se leva, me laissant lire sur son visage une inquiétude silencieuse ; elle attendit un instant pour voir si à mon approche Laura lèverait les yeux ; et après avoir murmuré à mon oreille : — Voyez si vous pourrez la tirer de cette torpeur !... elle sortit de la chambre.

Je m'assis dans le fauteuil qu'elle avait laissé vide ; je dénouai doucement les pauvres doigts amaigris et fiévreux ; puis prenant les deux mains de Laura dans les miennes :

— A quoi pensez-vous ? dites-le-moi, cher enfant !... faites effort, et dites-le-moi !...

Il y eut en elle une sorte de combat, mais elle finit par me regarder en face :

— Je ne puis me sentir heureuse, dit-elle, je ne puis m'empêcher de songer...